Document généré le 23 avr. 2024 15:33

Ciné-Bulles

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Génération désenchantée
American Honey d'Andrea Arnold

Frédéric Bouchard

Volume 35, numéro 1, hiver 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/84208ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2017). Compte rendu de [Génération désenchantée / *American Honey* d'Andrea Arnold]. *Ciné-Bulles*, *35*(1), 46–46.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

American Honey
d'Andrea Arnold

Génération désenchantée

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Adolescente qui tente de subvenir aux besoins de sa famille, Star croise le regard de Jake, un garçon charismatique, dans un grand magasin. Celui-ci lui propose de se joindre à son équipe, une bande de jeunes qui parcourt le pays pour vendre des magazines. Dès le lendemain, elle abandonne sa vie et ses responsabilités pour monter à bord de cette caravane qui file vers le Midwest américain.

Dans son quatrième long métrage, la Britannique Andrea Arnold traverse l'Atlantique et met en place un récit dans une Amérique postcapitaliste où le gagne-pain devient l'unique moteur de l'existence. Le travail routinier, répétitif et nomade de Star et de ses nouveaux copains culmine dans un présent perpétuellement réactualisé où les plaisirs immédiats — fumer de l'herbe ou faire la fête — sont le seul exutoire et où tout sens historique a disparu. Le spectateur ne connaîtra du passé des membres de cette bande que leur État d'origine alors que leur avenir se conçoit à peine. Même Star s'étonne lorsqu'un camionneur lui demande de révéler son plus grand rêve, avouant qu'elle n'y avait jamais réfléchi. La réalisatrice filme cette génération d'adolescents qui carbure à la culture *pop*, sans complaisance ni cynisme. En tapissant le long métrage d'une trame sonore urbaine, la cinéaste épouse l'âme de ses personnages où tomber amoureux sur *We Found Love* de Rihanna devient possible et où le groupe country Lady Antebellum — dont la chanson donne d'ailleurs son titre au film — est l'incarnation d'une introspection personnelle.

Au-delà de ce portrait désenchanté se cache une démarche formelle captivante. Employant le ratio 4:3 pour mieux exprimer le désir de liberté de son héroïne, la réalisatrice favorise une caméra énergique, portée la plupart du temps à l'épaule, ce qui crée une intense proximité avec sa protagoniste. Si le choix du format de l'image peut paraître discutable et provoquer une évidente claustrophobie, il s'agit manifestement d'un moyen, pour Arnold, d'exploiter les possibilités de l'image. Ne serait-ce que par l'impressionnante direction photo de Robbie Ryan, ou encore l'étonnant lyrisme de la caméra, le film présente une spontanéité et un effet naturaliste plus criants que **Red Road** (2006), premier long métrage de la cinéaste. De plus, Arnold confère au récit un certain romantisme. Outre la naïveté de Star et le magnétisme de Jake, le film met en scène l'idylle des deux amants de manière très sensuelle. À travers les couchers de soleil sublimés, les moments de passion partagés ou les longs regards échangés, la caméra fait rêver d'un possible avenir entre les deux.

Au bout du compte, c'est la quête de Star que filme Andrea Arnold, ou plutôt son errance. Car bien que son parcours rappelle inévitablement celui de Mia dans **Fish Tank** (2009), l'adolescente vagabonde à travers les paysages de l'Amérique — qui sont vus le plus souvent en empruntant son regard — en s'affirmant et s'affranchissant de toute autorité, avant de prendre conscience du conflit qui l'anime. Le film témoigne de la singularité et du désir d'indépendance de Star à plusieurs occasions. Son entêtement, par exemple, à travailler à sa façon et à désobéir systématiquement à Krystal, la dirigeante de cette opération mercantile, l'amènera à suivre trois cowboys quinquagénaires. Dans cette séquence mémorable, la cinéaste détourne brillamment les attentes et évacue un sentiment de danger trop souvent associé à ce type de situation. Car **American Honey**, en juxtaposant l'intimité de Star avec la meute qui l'entoure, s'incline devant le pouvoir empathique de son personnage féminin. Au terme du récit, telle une luciole, elle scintille et illumine le groupe plus que jamais. Sa renaissance (ou est-ce plutôt sa naissance?) peut se produire. Et c'est dans cet élan de tendresse qu'Andrea Arnold laisse poindre une ultime lueur d'espoir.

Grande-Bretagne–États-Unis / 2016 / 162 min

Réal. et scén. Andrea Arnold **Image** Robbie Ryan **Mont.** Joe Bini **Prod.** Thomas Benski, Lars Knudsen, Jay Van Hoy, Lucas Ochoa, Pouya Shahbazian et Alice Weinberg **Int.** Sasha Lane, Shia LaBeouf, Riley Keough **Dist.** Entract Films